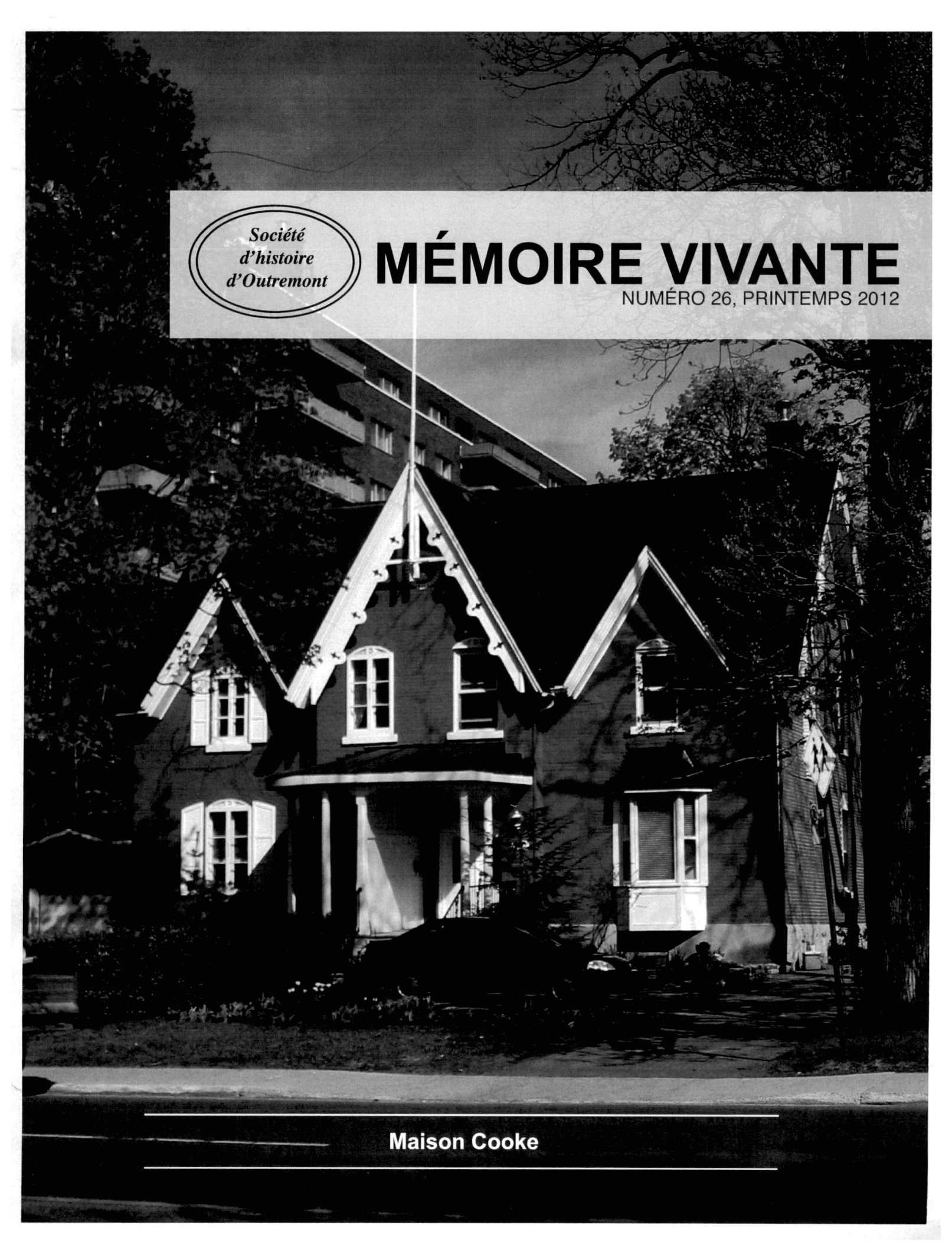




*Société
d'histoire
d'Outremont*

MÉMOIRE VIVANTE

NUMÉRO 26, PRINTEMPS 2012

Maison Cooke



Mémoire Vivante

Numéro 26
Printemps 2012

Société d'histoire d'Outremont

999, avenue McEachran
Outremont (Québec)
H2V 3E6

514-948-4999

Courriel : histoire.outremont@bellnet.ca

Comité de rédaction

Marie Claude Mirandette, responsable
François Beaudin
Jean De Julio-Paquin
Ludger Beauregard
Jean A. Savard, président de la SHO

Conception graphique

Louis Perreault

Photographie de la couverture

Ludger Beauregard

La Société d'histoire d'Outremont
est membre de la FSHQ et du RAQ.



Fédération
des sociétés
d'histoire
du Québec



Québec NEQ 1142261537 02-02-95
Ottawa 141330365RR001
Organisme de bienfaisance reconnu

SOMMAIRE

Sommaire	2
L'historique des rues d'Outremont	3
Nouvelles, etc.	3
Les 43 statues des trois retables de l'église	4
Saint-Viateur-d'Outremont	5
La vie d'un étudiant de Stanislas	
dans les années 1950	6
La Caisse populaire des Versants du Mont-Royal	
à Outremont. Un bel exemple d'architecture	
institutionnelle	8

Maison Cooke

par **Ludger Beauregard**

À première vue, la maison est frappante, mais la question qui se pose de prime abord est : était-elle simple ou double à l'origine? Quand son premier propriétaire George Edward Cooke (1830-1900) l'a vendue en 1875, le notaire Brodie la décrit dans l'acte « *a two story frame house* » sans plus de précision. Il s'agissait peut-être d'un grand cottage simple dans le lot 33 sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine (aujourd'hui les numéros 708 et 710). Ce qu'on sait plus sûrement, c'est que redevenu propriétaire de l'habitation en 1878, Cooke en cédera subséquemment la moitié à son fils aîné en 1880 et l'autre moitié à son second fils en 1884. Une véritable affaire de famille ! Nul doute qu'alors l'immeuble était bien divisé en deux cottages jumelés, premier du genre à Outremont.

Ladite maison construite vers 1874 se distingue par son originalité, ses proportions harmonieuses, la vive articulation de sa toiture en pignons et son décor pittoresque, selon l'architecte historien Pierre-Richard Bisson (1993). Elle demeure le seul exemple d'architecture néo-gothique romantique de l'arrondissement et enrichit le caractère patrimonial du segment occidental du chemin de la Côte-Sainte-Catherine.

Malgré sa valeur patrimoniale, l'ancienne maison Cooke a failli être démolie quand le bâtisseur des gros immeubles dits Le Chopin (1972) et le Mozart (1973) de l'avenue Vincent-d'Indy a voulu en ajouter un autre semblable sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Pour la préserver, il a fallu que le conseil municipal d'Outremont, alors présidé par le maire Jérôme Choquette et dont je faisais partie, adopte, le 7 août 1989, un règlement de citation de la bâtisse à titre de « monument historique » au sens de la *Loi sur les biens culturels*. Celui-ci assurait la conservation de l'enveloppe.

Cinquième habitation en âge dans son territoire, Outremont se doit de sauvegarder ce fleuron patrimonial !

L'historique des *rues d'Outremont*

Par **Ludger Beauregard**

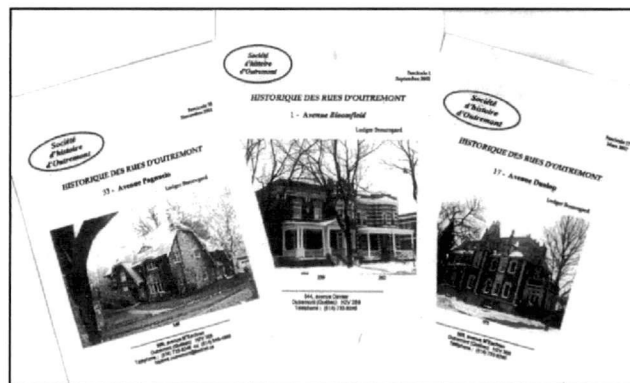
Ce projet de recherche remonte à 2002 et se poursuit. Il a pour but de renseigner les résidents sur l'origine, l'évolution et l'état actuel de leur rue afin de leur permettre de mieux apprécier leur lieu d'habitation. Si Outremont a son histoire, ses avenues ont la leur.

À ce jour, la Société d'histoire d'Outremont a publié 33 fascicules de 8 pages sur le sujet. Chacun débute avec le rappel de la première concession de terre où se trouve maintenant ladite rue et relève par la suite ses mutations jusqu'au moment où le propriétaire procède à son lotissement. C'est alors qu'apparaît sur un plan d'arpenteur-géomètre le projet d'une rue, qui sera éventuellement adopté par la municipalité d'Outremont. Celle-ci entreprend plus tard les travaux d'ouverture de la rue dénommée et l'installation de l'aqueduc, des égouts, de la chaussée, des trottoirs, de l'éclairage, etc.. Cette première partie du texte se termine par une brève biographie de la personne qui a donné son nom à la rue ou par des notes sur l'odonyme.

La seconde partie du fascicule porte sur le développement immobilier de la rue. Elle localise les premières maisons et détermine les principales périodes de construction. Elle

renseigne sur les plans d'aménagement. La partie suivante décrit le cadre bâti. Elle choisit des maisons particulièrement intéressantes en rappelant leurs architectes et leurs caractéristiques avec photos. C'est souvent la partie la plus développée du fascicule.

Ci-dessous, la liste des fascicules disponibles :



- 1- Bloomfield; 2- Querbes; 3- De L'Épée; 4- Durocher; 5- Hutchison; 6- McDougall; 7- Champagnier; 8- Outremont; 9- Wiseman; 10- Stuart; 11- Dollard; 12- McEachran; 13- Davaar; 14- Rockland; 15- Antonine-Maillet; 16- Ainslie et Hartland; 17- Dunlop; 18- Pratt; 19- Kelvin et Saint-Germain; 20- Vimy, Péronne et Robert; 21- Saint-Viateur; 22- Lajoie; 23- Ducharme; 24- Fairmount et Elmwood; 25- Laurier; 26- Bernard; 27- Chemin de la Côte-Sainte-Catherine; 28- Van Horne; 29- Saint-Joseph, Édouard-Charles et Villeneuve; 30- McNider et Nelson; 31- Vincent-d'Indy et Claude-Champagne; 32- Belœil et Courcellette; 33- Pagnuelo.

On peut se les procurer à raison de 2 dollars chacun en téléphonant à 514 733-9246 ou 514 948-4999 ou en écrivant à histoire.outremont@belinet.ca.

Nouvelles, etc.

Visite du cimetière du Mont-Royal

Le 5 juin prochain à 10h, une visite guidée du cimetière du Mont-Royal en compagnie de Mme Cloutier aura lieu. Rendez-vous à 10h sonnantes au 1297, chemin de la forêt.

La kermesse

Encore une fois cette année, la Société d'histoire d'Outremont aura son kiosque à la kermesse de l'arrondissement Outremont qui se tiendra le 9 juin prochain au parc Beaubien. Il nous fera plaisir de vous y accueillir.

Parc Jacques-Tessier

Le 7 mai dernier, et suite à de nombreuses représentations de la Société d'histoire d'Outremont, le Conseil d'arrondissement recommandait que l'actuel parc Dunlop soit rebaptisé afin de rendre hommage à un pionnier d'Outremont, Jacques Tessier. Le dévoilement se déroulera dans le cadre des Journées de la culture 2012, en septembre prochain. De plus amples informations seront données dans le prochain **Mémoire vivante**.

Les 43 statues des trois retables de l'église *Saint-Viateur-d'Outremont*

Par **François Beaudin**

La statue de *saint Viateur*, dans le retable de l'autel principal, a été sculptée en 1942 par Elzéar Soucy (1876-1970), professeur à l'École du Meuble de Montréal, à la suggestion de Jean-Marie Gauvreau (1903-1970), directeur de cette école de 1935 à 1953¹ et marguillier de la paroisse Saint-Viateur, résidant au 284 avenue McDougall².

Au dos, sur le socle de la statue, on peut lire le texte suivant, gravé sur trois lignes : « Hommage de / l'Honorable Henri Groulx / 31 décembre 1942. » M. Groulx (1888-1952), paroissien de Saint-Viateur-d'Outremont, terminait ce jour-là son mandat de trois ans comme marguillier en charge³. À la fin de sa vie, il habitait au 262 avenue Bloomfield.

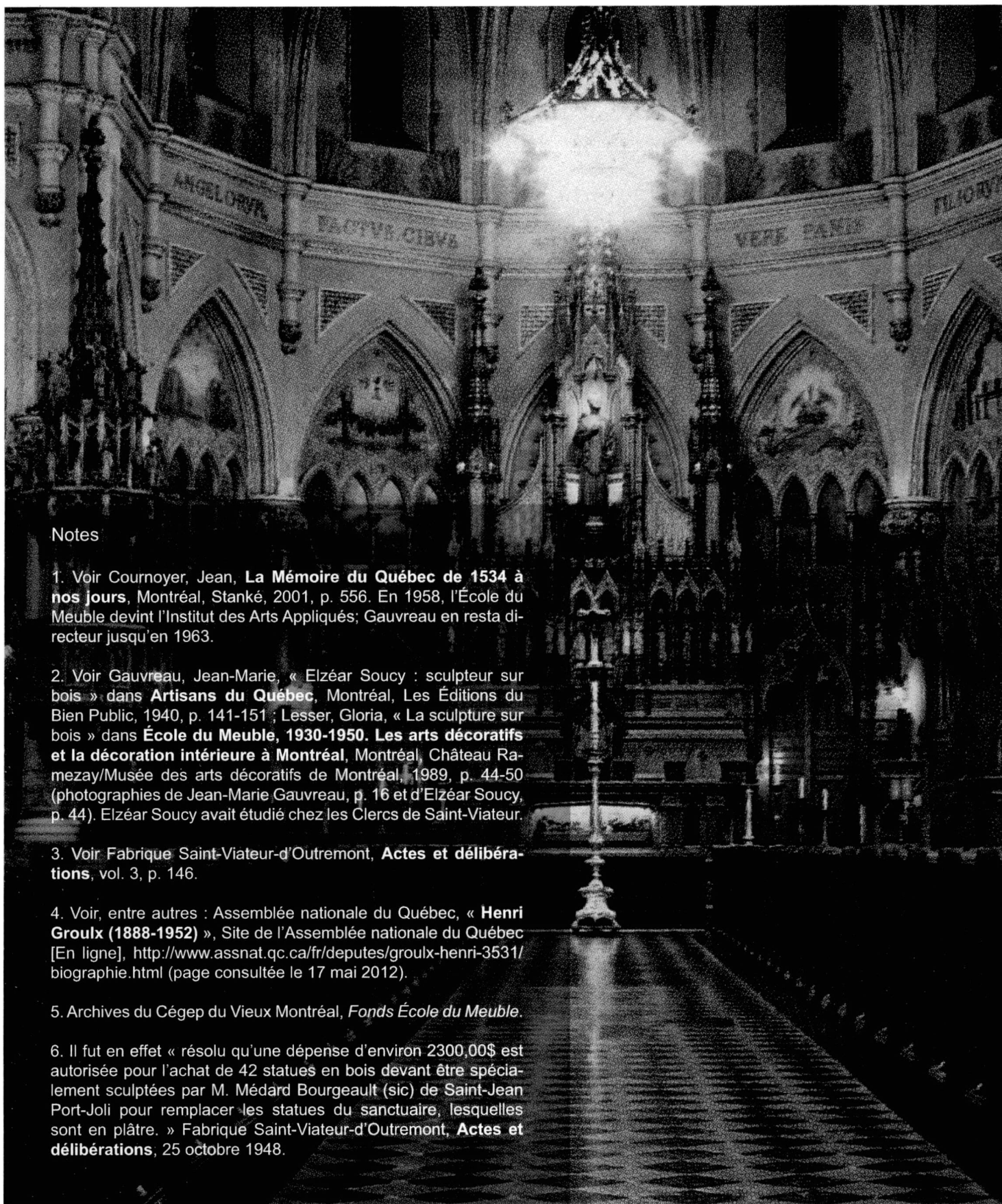
Qui était Henri Groulx? Né à Montréal, dans la paroisse Sainte-Brigide, le 21 mai 1888, fils de Fabien Groulx, boucher, et d'Agnès Lalonde, il a étudié au collège Mont-Saint-Louis, au collège Saint-Laurent et à l'Université de Montréal. Licencié en pharmacie en 1914, il fut par la suite propriétaire d'une pharmacie. Il avait épousé à Outremont, dans la paroisse Saint-Viateur, le 7 avril 1920, Marguerite Mercure, fille d'Alfred Mercure, entrepreneur général, et d'Elmire Talbot. Membre de la Commission scolaire des écoles catholiques de Saint-Viateur-d'Outremont en 1934 et président (1935-1937), il fut député libéral dans Montréal-Outremont (1939-1952). Il fit partie du cabinet de J.-Adélard Godbout du 8 novembre 1939 au 30 août 1944. Il fut réélu en 1944, 1948 et 1952. En outre, il fut président de l'Association pharmaceutique de la province de Québec (1932-1934), membre de la commission administrative de l'Université de Montréal (1940-1950) et du sénat académique (1946-1950) et reçut un doctorat *honoris causa* en pharmacie de l'Université de Montréal le 30 mai 1941. Décédé à Outremont, le soir de sa réélection, le 16 juillet 1952, à l'âge de 64 ans et 2 mois, il fut inhumé à Montréal, dans le cimetière Notre-Dame-des-Neiges, le 21 juillet 1952⁴.

Cette initiative de Jean-Marie Gauvreau visait à servir d'exemple d'entraînement; il espérait, en effet, donner le

goût au curé et aux marguilliers d'alors de remplacer, par des statues en bois sculpté, les statues de plâtre, de type commercial, datant de 1923 (soit 20 au maître-autel et 11, dont Marie et Joseph en grand format, dans chacun des autels latéraux). On ignore si les huit statues de grand format sur les consoles fixées aux murs de l'église ont aussi remplacé des statues de plâtre datant de 1923.

Voici ce qu'écrivait, en effet, Jean-Marie Gauvreau, le 13 février 1943, dans une lettre adressée au Père Irénée Lavallée, c.s.v., curé de Saint-Viateur-d'Outremont : « Mon Révérend Père, Il m'est bien agréable de vous exprimer mon admiration pour l'oeuvre dont vient de s'enrichir notre paroisse, grâce aux largesses d'un mécène dont il faut louer le geste délicat. Vous n'ignorez pas que la statue de Saint-Viateur qui ornera désormais le maître-autel de notre église, est l'oeuvre non seulement d'un paroissien de Saint-Viateur, mais également d'un professeur de l'École du Meuble : Monsieur Elzéar Soucy. Je puis vous assurer que c'est avec, plus que jamais, l'amour de son art, que mon cher collaborateur et ami a travaillé pendant plus de deux mois à la création de son oeuvre, que je juge particulièrement réussie. Je me réjouis aussi à la pensée que désormais notre église, par cet exemple, s'enrichira dans l'avenir, de statues de bois, de préférence au plâtre afin de revenir aux saines traditions de notre ancien artisanat... »⁵

Ce n'est qu'en 1948 que la Fabrique donna un contrat à cette fin à Médard Bourgault (1897-1967), fameux sculpteur de Saint-Jean-Port-Joli⁶. La commande exigeait que les statues soient en chêne. Or, Médard Bourgault avait surtout travaillé le pin jusque-là. À l'automne 1949, la fatigue lui fit suspendre son travail pendant trois mois. Les noms des saints sur chaque socle furent complétés par un de ses fils (témoignage d'un de ses frères survivants). La dernière statue à sortir de son atelier ne fut installée qu'en 1950. On ne connaît pas la date de la commande pour remplacer les 8 statues grand format qu'on trouve sur les consoles accrochées aux murs de l'église.



Notes

1. Voir Cournoyer, Jean, **La Mémoire du Québec de 1534 à nos jours**, Montréal, Stanké, 2001, p. 556. En 1958, l'École du Meuble devint l'Institut des Arts Appliqués; Gauvreau en resta directeur jusqu'en 1963.

2. Voir Gauvreau, Jean-Marie, « Elzéar Soucy : sculpteur sur bois » dans **Artisans du Québec**, Montréal, Les Éditions du Bien Public, 1940, p. 141-151 ; Lesser, Gloria, « La sculpture sur bois » dans **École du Meuble, 1930-1950. Les arts décoratifs et la décoration intérieure à Montréal**, Montréal, Château Ramezay/Musée des arts décoratifs de Montréal, 1989, p. 44-50 (photographies de Jean-Marie Gauvreau, p. 16 et d'Elzéar Soucy, p. 44). Elzéar Soucy avait étudié chez les Clercs de Saint-Viateur.

3. Voir Fabrique Saint-Viateur-d'Outremont, **Actes et délibérations**, vol. 3, p. 146.

4. Voir, entre autres : Assemblée nationale du Québec, « **Henri Groulx (1888-1952)** », Site de l'Assemblée nationale du Québec [En ligne], <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/groulx-henri-3531/biographie.html> (page consultée le 17 mai 2012).

5. Archives du Cégep du Vieux Montréal, *Fonds École du Meuble*.

6. Il fut en effet « résolu qu'une dépense d'environ 2300,00\$ est autorisée pour l'achat de 42 statues en bois devant être spécialement sculptées par M. Médard Bourgeault (sic) de Saint-Jean Port-Joli pour remplacer les statues du sanctuaire, lesquelles sont en plâtre. » Fabrique Saint-Viateur-d'Outremont, **Actes et délibérations**, 25 octobre 1948.

La vie d'un étudiant de Stanislas dans les années 1950

Par Jean A. Savard

Le 12 avril 2012 était publiée la biographie de Luc Beauregard, président fondateur du cabinet de relations publiques NATIONAL. L'ouvrage, intitulé **Luc Beauregard – Le pari de la vérité**¹, présente le parcours de ce leader de l'ombre qui a fréquenté le Collège Stanislas de 1953 à 1960. Voici quelques extraits du livre où les auteurs Jacqueline Cardinal et Laurent Lapierre, de la Chaire de leadership Pierre-Péladeau de HEC Montréal, racontent comment se passait la vie d'un étudiant de Stanislas, il y a soixante ans.

[...] Son père s'adressa alors au Collège Stanislas², situé à Outremont. Il s'agissait de la seule institution d'enseignement pour garçons accordant le baccalauréat français à Montréal³. La direction du collège acquiesça à sa demande en le prévenant toutefois que son fils devrait travailler dur s'il voulait passer le « bachot », administré par le ministère de l'Éducation nationale de France et officiellement décerné par rien de moins que la Sorbonne.

[...]

En septembre 1953, Luc Beauregard faisait donc pour la première fois le trajet à pied, en autobus et en tramway de la maison paternelle de la rue Vendôme à Notre-Dame-de-Grâce, vers Stan, sis à l'angle de l'avenue Van Horne et du boulevard Dollard à Outremont. Normalement, il mettait près de cinquante minutes pour ce faire, mais en hiver, les déplacements pouvaient prendre plus d'une heure. Dans la plus pure tradition française, la discipline était très sévère. Les étudiants devaient tous avoir sur eux une « carte de discipline » comportant 20 carreaux, que n'importe quel professeur pouvait poinçonner pour inconduite à tout moment de la journée. Chaque mois, si le total des points perforés dépassait un certain seuil, l'étudiant se voyait coller une retenue de trois heures le samedi matin. Les 20 points de discipline comptaient pour 20 des 100 points dans le bulletin de notes mensuel : le total des points de discipline perforés était également enlevé dans le bulletin.

Le règlement de Stan était également très strict sur la ponctualité. Un professeur particulièrement exigeant, Pierre Ricour, avertissait ses étudiants en début d'année

que le moindre retard dans sa classe se traduirait en une retenue de trois heures le samedi matin, et ce, même si l'incident avait lieu un jour de tempête. Si l'infraction devait se répéter, c'était l'expulsion pure et simple! « Arriver à l'heure, c'est arriver avant l'heure!, répétait-il souvent de sa voix haut perchée. Écoutez la météo le soir. Si on annonce une tempête, vous n'avez qu'à partir plus tôt de la maison le lendemain matin. Nous sommes au Québec ici. Pas en France. Il est normal que surviennent des tempêtes, et ce n'est pas une raison valable pour être en retard. Agissez, messieurs, en conséquence! »

La conséquence, c'était que la plupart des étudiants de Stan arrivaient bien avant l'heure obligatoire et se retrouvaient, qui dans le petit parc Stanislas⁴ adjacent au collège, qui sur le terre-plein du boulevard Dollard, qui au petit restaurant d'en face, sur l'avenue Van Horne. Certains y déjeunaient debout, un café d'une main et leur cartable de l'autre. On y parlait de choses et d'autres, de sport, d'actualité, de filles, des professeurs, des dissertations à remettre, des réitations, des « contrôles » inopinés à subir en mathématiques ou des longues leçons de chimie ou de physique à apprendre.

L'institution, qui n'acceptait pas encore les filles, mettait davantage l'accent sur les matières au programme d'études imposé depuis la France que sur les sports. En fait, il n'y avait à peu près pas de sports vraiment organisés. Luc Beauregard y trouvait son compte. Il participait aux cours obligatoires d'éducation physique et aux jeux (baseball, football, soccer) durant la récréation du midi, mais sans plus. Plutôt solitaire et souvent en retrait des autres, il qualifie lui-même son comportement général de « non grégaire ». Encore aujourd'hui, il n'aime pas l'esprit de collège. Il n'a aucune réticence à agir comme il l'entend, en dépit des modes ou des tendances dans lesquelles il baigne par la force des choses.

Les journées d'école commençaient à 8 h 30 et se terminaient à 18 h 20, ce qui comprenait une période d'études entre 16 h et 18 h 20. Luc Beauregard rentrait vers 19 h 40 à la maison. La famille avait déjà pris le repas du soir, mais sa mère l'attendait pour lui servir des petits plats

spéciaux, qu'elle avait préparés à part, conformément aux goûts culinaires particuliers⁵ du plus jeune de ses fils, ce qui faisait grandement l'affaire de ce dernier. Après avoir pris son repas seul, Luc montait à sa chambre pour la suite de ses devoirs et de l'étude qu'il n'avait pas eu le temps de terminer au collège, puis c'était le coucher. À compter de la seconde, le matin, il se levait à 5 h et étudiait jusqu'à 7 h. Après un petit déjeuner rapide, il partait de la maison vers 7 h 30 au plus tard. Contrairement aux élèves des collèges classiques, ceux de Stanislas ne portaient pas l'uniforme.

[...]

En rétrospective, ce que Luc Beauregard apprécia le plus du Collège Stanislas (dont la devise est *Sans peur et sans reproche*, comme le chevalier Bayard), c'est que contrairement à ce qui se passait dans les collèges classiques québécois, les professeurs y encourageaient l'esprit critique et incitaient les étudiants à penser par eux-mêmes face aux connaissances qu'ils leur transmettaient.

Le directeur de Stan était un prêtre, mais les professeurs étaient laïques pour la plupart. On n'y craignait pas les discussions ouvertes et l'on considérait comme normaux les questionnements des étudiants, y compris en matière religieuse. À cet égard, Luc Beauregard raconte qu'un jour, le cardinal Paul-Émile Léger vint y faire une visite afin de rencontrer les étudiants. Il avait prévu de faire un discours dans la grand-salle faisant aussi office de chapelle, mais devant le peu d'attention que le bruyant auditoire lui prêtait, il arrêta net de parler, tourna les talons et quitta les lieux brusquement. Le « prince » de Montréal, qui arrivait de Rome revêtu de la pourpre cardinalice, n'y remit jamais les pieds.

D'abord journaliste à **La Presse**, Luc Beauregard fait deux courts passages à Ottawa avant de devenir conseiller du ministre Jean-Guy Cardinal à Québec. Il vit de près l'enlèvement et l'assassinat de Pierre Laporte. Il revient au monde journalistique comme président et éditeur du **Montréal-Matin**. En 1976, il fonde seul NATIONAL, aujourd'hui le plus grand cabinet de relations publiques au Canada.

Les auteurs, Jacqueline Cardinal et Laurent Lapierre, retracent le parcours de celui qui s'est affirmé comme conseiller en communication et en stratégie auprès des plus grandes entreprises : Molson, Banque Nationale, Provigo... Les crises qu'il a eu à gérer se sont succédé : Airbus, Cinar, Churchill Falls et plusieurs autres dont on n'entendra jamais parler...

Notes

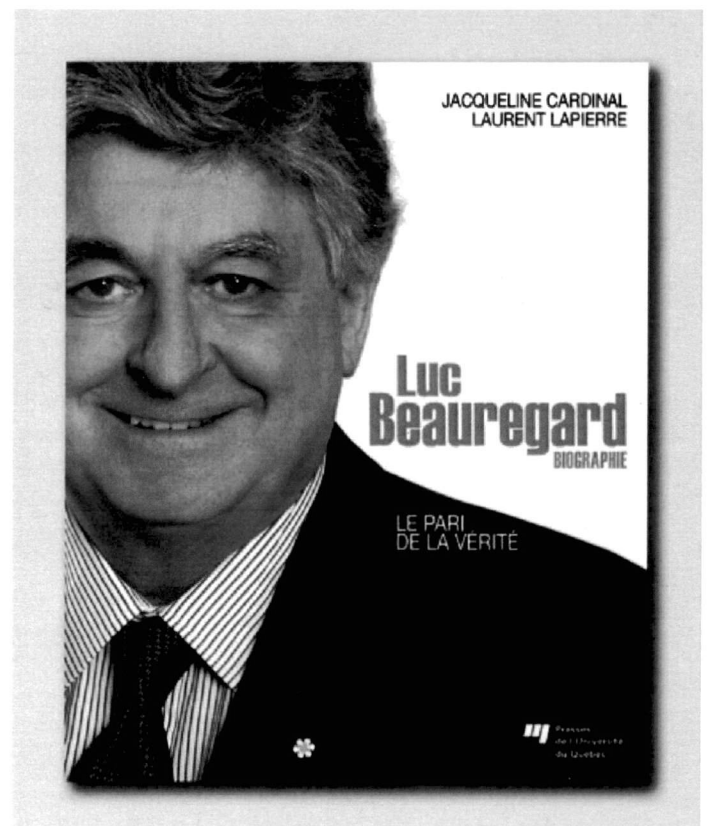
1. Jacqueline Cardinal et Laurent Lapierre, **Luc Beauregard – Le pari de la vérité**, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2012, 360 pages.

2. Le Collège Stanislas de Paris a ouvert une succursale à Montréal en 1938 à l'instigation du sénateur Raoul Dandurand (1861-1942), considéré comme son fondateur à Montréal. D'abord logé dans une ancienne centrale de Bell Canada, avenue Rockland, il emménagea dans ses nouveaux locaux du boulevard Dollard, angle Van Horne, en 1942 (source : Ludger Beauregard, « Raoul Dandurand, sénateur et diplomate oublié », **Mémoire vivante**, bulletin de la Société d'histoire d'Outremont, no. 18, printemps 2010, p. 7). Aujourd'hui, dans sa publicité, le Collège Stanislas cite les noms de quelques illustres anciens : Valéry Giscard d'Estaing, ancien président de la République française et professeur à Stanislas, Jacques Parizeau, ancien Premier ministre du Québec, Charles Binamé, cinéaste, et Luc Beauregard...

3. À la même époque, le Collège Marie-de-France offrait le même diplôme français uniquement aux filles.

4. Son nom a été changé en 2011 en celui de Raoul-Dandurand, du nom du fondateur du collège à Montréal.

5. Encore aujourd'hui, Luc Beauregard a des goûts alimentaires très arrêtés. Par exemple, il ne mange jamais d'oignons, d'échalotes, d'ail, de concombres ni de tomates.



CARDINAL, Jacqueline et Laurent Lapierre, **Luc Beauregard – Le pari de la vérité**, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2012, 360 pages

La Caisse populaire des Versants du Mont-Royal à Outremont

Un bel exemple d'architecture institutionnelle

Par Jean De Julio-Paquin

Impossible de rater cet édifice caractéristique de l'avenue Bernard. Situé à l'angle de l'avenue De l'Épée, face à la Place Marcelle-Ferron menant au parc Saint-Viateur, le bâtiment de briques est aménagé de façon symétrique et se distingue par une composition classique rigoureuse. En témoigne son ressaut central coiffé d'un grand fronton triangulaire, inspiré du classicisme grec. Ancien bureau de poste d'Outremont, l'immeuble abritant depuis plusieurs années la succursale de la Caisse populaire Desjardins se singularise aussi par la manière dont a été agencée son entrée principale. Érigée sur l'axe central de l'édifice, elle est remarquable par son encadrement de pierre surmonté d'une corniche reposant sur des consoles à volutes. Sans oublier le toit bordé de parapets droits qui se démarque par l'importance de ses corniches. Bref, l'architecture de l'édifice apporte une contribution significative à la qualité du patrimoine bâti de l'avenue Bernard. Il suffit de regarder attentivement les détails architecturaux de l'édifice lors d'une prochaine visite à cette institution financière.

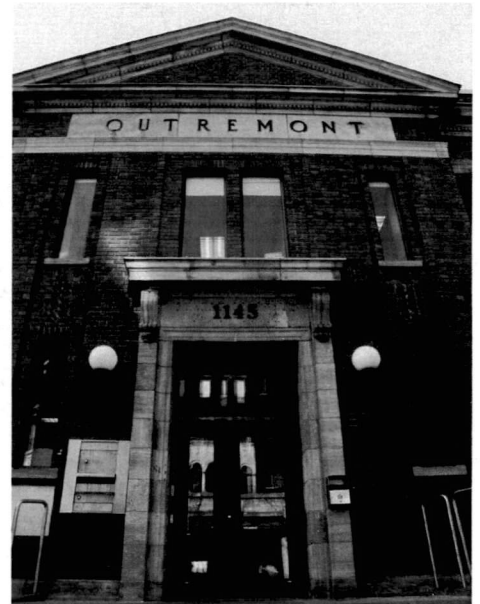
Érigé par le ministère des Travaux publics du Canada, l'édifice postal a été construit par son architecte en chef, Thomas William Fuller, entre 1928 et 1929. Ce professionnel du bâtiment n'est pas le moindre. Durant 150 ans, quatre générations de la famille Fuller ont joué un

rôle de premier plan dans la construction d'édifices publics et institutionnels au Canada. En 1859, le père de l'architecte, Thomas, né à Bath en Angleterre, participe à la conception et à la réalisation du Parlement du Canada à Ottawa. Il fut nommé architecte en chef du Dominion du Canada en 1881, comme le sera son fils en 1927. La génération des architectes de la famille Fuller se poursuit avec Thomas G. Fuller. Celui-ci a fondé sa propre entreprise et a obtenu le contrat de la rénovation de la Bibliothèque du Parlement canadien en 2002.

Le bâtiment de l'avenue Bernard est l'un des plus soignés de l'arrondissement en matière d'architecture institutionnelle. Il représente par ailleurs le seul apport du gouvernement canadien au patrimoine architectural d'Outremont. Figure importante de l'architecture au pays, Thomas W. Fuller a notamment réalisé plusieurs édifices fédéraux dans la ville de Dawson au Yukon. Certains ont été désignés comme lieux historiques nationaux, notamment le Palais de Justice construit entre 1900 et 1901. Décédé en 1951, l'architecte aura réalisé plus d'une douzaine de bureaux de poste, d'une mer à l'autre. À Montréal, la construction en 1931 du bureau de poste de la rue Saint-Jacques est sans doute la plus éloquente. Sa contribution au développement de l'architecture au Canada mérite une attention particulière.



À l'instar du Théâtre Outremont, l'édifice logeant aujourd'hui la Caisse populaire des Versants du Mont-Royal a été construit entre 1928 et 1929. Ancien bureau de poste de la Ville d'Outremont, le bâtiment de facture classique a été conçu par Thomas W. Fuller, architecte en chef du ministère des Travaux publics du Canada.



Détail de la façade de l'édifice, avec son fronton et son entrée surmontée d'une corniche (photos : Jean De Julio-Paquin).